

RAYMONDE LITALIEN

LES ITALIENS ET L'EXPLORATION DE L'ATLANTIQUE NORD SOUS L'ANCIEN RÉGIME

Si aucune ville de la péninsule italienne n'a participé officiellement à l'exploration de l'Amérique du Nord, leurs ressortissants y ont toutefois apporté une contribution considérable. Bénéficiaires des retombées d'une Renaissance effectuée avant leurs voisins européens, les italiens mirent leur acquis au service de la connaissance du monde. Leurs techniques de navigation, leur tradition cartographique et leur expérience sur mer formèrent un substrat propre à l'émergence de marins, à la fois imprégnés de l'humanisme de leur époque et curieux des énigmes de la «mer Océane».

Cristoforo Colombo de Gênes, Giovanni Caboto de Gaète, Giovanni Verrazzano, lyonnais d'origine florentine ainsi que l'autre florentin, Amerigo Vespucci, explorèrent, les premiers, de larges bandes côtières du continent nord-américain. Leurs voyages, cependant, ne furent pas financés par des villes italiennes mais par les grands états maritimes européens qui eurent recours à leur savoir pour agrandir leur présence sur la carte du monde.

Les navigateurs italiens explorèrent l'Amérique du Nord et, à leur suite, leurs compatriotes cartographes et éditeurs diffusèrent les découvertes. Une fois les puissances européennes du rivage atlantique installées dans leurs colonies du Nouveau Monde, les navigateurs et cartographes italiens furent naturellement relayés par des ressortissants des puissances colonisatrices. Cependant, leur savoir technique incomparable contribuera encore, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, à l'émergence de grands cartographes.

L'apport original des navigateurs et cartographes italiens à l'exploration de l'Amérique du Nord a souvent été occulté, disparaissant dans l'entreprise politique des états qui bénéficiaient de leurs travaux. Ces marins et savants n'en ont pas moins marqué durablement l'histoire et la géographie du continent.

1. *La préparation des italiens à l'exploration nord-atlantique*

Apparemment éloignée des préoccupations méditerranéennes au XVI^e siècle, l'exploration de l'Amérique du Nord par les italiens soulève des interrogations: n'y a-t-il pas une part de hasard dans l'initiative atlantique des trois capitaines? Ont-ils marqué le territoire découvert de leur passage? Quel écho connurent leurs exploits dans les pays européens?

Sans vouloir brosser un tableau de la civilisation italienne à l'époque de la Renaissance, sujet périlleux pour un étranger à la péninsule s'adressant à un auditoire d'éminents géographes et historiens de ce pays, il peut être utile de revenir sur certains acquis des villes italiennes, sans lesquels la navigation vers le Nord-Ouest atlantique n'eût pas été possible.

Au Moyen Age, les grands voyageurs sont italiens: marchands et banquiers avaient voyagé dans tout le monde connu. Vénitiens, pisans, génois dominèrent la Méditerranée à partir du XII^e siècle. Marco Polo, appartenant à une dynastie de grands négociants de Venise, la ville clef des échanges méditerranéens, n'est pas le fruit d'un simple hasard et son influence sera grande sur le développement de la curiosité envers l'Orient.

Ne l'oublions pas, c'est l'Orient qu'on recherche dans et par l'Atlantique: ses richesses, son luxe, ses nations hautement civilisées, «technologiquement développées» selon un anachronisme familier. L'Orient ouvert aux européens par Marco Polo deviendra par la suite un pôle d'attraction que les Croisades enjoliveront de luxe et sublimeront de mystère.

Même si les italiens étaient des navigateurs habitués à la Méditerranée, mer intérieure plus semblable à un lac qu'à un océan, ils avaient tenté une première aventure océanique, dès 1291: les frères Vivaldi, financés par une des plus grandes familles de Gênes, avaient lancé leurs galères sur l'Océan Atlantique. Ce fut un échec.

Sur d'autres plans, des recherches se poursuivaient, préparant de nouvelles expéditions. Florence, principalement, s'intéressait à tous les domaines du savoir. Ville intellectuelle et commerciale, elle était déjà, au XIV^e siècle, une puissance maritime qui prit encore de l'expansion au XV^e siècle. Les marchands florentins avaient des succursales et des correspondants dans toute l'Europe, ce qui supposait une maîtrise exceptionnelle de l'espace géographique; de plus, ces commerçants étaient aussi de fins lettrés. Dans l'ensemble, les grandes villes italiennes, à la fin du Moyen Age, détenaient un savoir technique inégalé, en particulier dans les domaines de la cartographie, de l'astronomie et, comme au Portugal, de la maîtrise des divers instruments de navigation; elles étaient politiquement fortes et plusieurs d'entre elles, comme Venise, Gênes et Florence, possédaient de grandes flottes de commerce: toutes ces

conditions firent de ces villes portuaires les lieux d'origine des explorateurs italiens de l'Amérique du Nord.

2. *L'apport spécifique des trois grands navigateurs italiens à la connaissance de l'Amérique du Nord*

Ni Cristoforo Colombo, ni Giovanni Caboto, ni Giovanni Verrazzano n'avaient les moyens financiers d'entreprendre le voyage de l'Atlantique; ils ne pouvaient pas non plus compter sur leurs princes qui entretenaient d'autres ambitions. Il fallut des états plus puissants, comme ceux de la bordure atlantique, qui avaient achevé leur unification pendant que l'Italie, pour sa part, réussissait une renaissance de l'esprit et la diffusait chez ses voisins. Leurs souverains avaient du fonder leur détermination, sur le savoir accumulé par les navigateurs, les géographes et les philosophes, ainsi que sur la fortune des bailleurs de fonds; il y avait aussi la formidable curiosité de l'homme de la Renaissance, son insatiable soif de connaissances, sa recherche scientifique passionnée pour tout ce qui concernait le monde où il vivait. Auparavant, avec les Croisades, l'européen avait entretenu un idéal mystique dont la poursuite passait par des voyages aventureux, dans des pays étrangers, où les peuples rencontrés l'avaient initié aux connaissances de l'Antiquité; il lui fallait un nouvel objectif qui canaliserait sa curiosité éveillée à l'occasion des Croisades, d'une taille équivalente et présentant un défi suffisamment grand pour rassembler les énergies confondues des marins, des savants et des financiers. Aller au-delà de la partie visible de l'Atlantique jusqu'à en atteindre la rive occidentale devint un des buts séculiers du monde européen sortant du Moyen Âge.

Paradoxalement, c'est de la péninsule italique, siège de la papauté, qu'émergea cet objectif séculier. Et ce furent des italiens qui réussirent à convaincre les rois Catholiques, le roi d'Angleterre et le roi de France de ce projet politique et scientifique, toujours associé, bien sûr, à l'objectif de l'évangélisation. Ainsi furent déclenchées les expéditions de découverte de l'Amérique. Elles se succédèrent ensuite rapidement, activées par l'ambition et la concurrence sans précédent des grandes puissances pour les richesses des territoires abordés.

Cristoforo Colombo, le fait est connu, atterrit aux Antilles mais ne fut pas conscient d'avoir approché un nouveau continent. Il faudra de dix à vingt ans pour que ses contemporains puissent apprécier l'importance de cet événement fondateur. Ce qui n'empêcha pas de voir surgir une rivalité sans pareille pour la prise de possession de ces nouvelles terres. D'où la rapide intervention de Giovanni Caboto. Après avoir fait ses premières expériences à Gênes et à Ve-

nise et voyage en Orient et en Espagne où il assista vraisemblablement au retour de Colombo, en 1493, Caboto s'installa en Angleterre. Peut-être profita-t-il aussi des récits du Génois ainsi que de ceux de Marco Polo pour élaborer un plan de navigation vers Cathay (la Chine) par des latitudes nettement plus nordiques que celles déjà empruntées. Son projet, rejeté par l'Espagne et par le Portugal, fut retenu par Henry VII, roi d'Angleterre qui, défiant le traité de Tordesillas, lui confia une mission d'exploration.

Compatriote de Colombo, Giovanni Caboto, le premier, utilisa les acquis de son prédécesseur. Ainsi, par les lettres patentes du 5 mars 1496, Henri VII, roi d'Angleterre, autorisa

«our well-beloved John Cabot, citizen of Venice, and... sons... and the heirs and deputies of then, and of any one of them... to find, discover and investigate whatsoever islands, countries, regions or provinces of heathens and infidels, in whatsoever part of the world placed, which before this time were unknown to all Christians»¹.

Après une tentative infructueuse, en 1496, Caboto leva de nouveau l'ancre, de Bristol en mai 1497 vers Terre-Neuve qu'il atteignit trente-cinq jours plus tard. Il avait navigué direction nord-ouest et exploré la région de Terre-Neuve² d'où il rapporta l'image de grandes richesses forestières et poissonneuses et la conviction d'avoir trouvé «le pays du Grand Khan». Il fit un second voyage en 1498, mais n'en revint pas.

Sebastiano Caboto, son fils, reprit le même itinéraire en 1508-1509 et le premier, explora la région arctique. Avec deux vaisseaux et trois cents hommes, il serait passé par l'Islande et le Sud du Groenland, aurait atteint le Labrador et continué vers le Nord, jusqu'à une latitude probable de 67°. Il aurait franchi le détroit d'Hudson jusqu'à l'entrée de la baie d'Hudson, croyant avoir trouvé «le passage vers Cathay». Devant le refus de l'équipage de poursuivre plus loin, il reprit la navigation vers le Sud, jusqu'au 38°, et rentra en

¹ Cité dans H. P. BIGGAR, *Les Précurseurs de Jacques Cartier, 1492-1534. Collection de documents relatifs à l'histoire primitive du Canada*, Ottawa, Public Archives of Canada, 1913, pp. 7-10. L'original du document latin est conservé à Londres, Public Record Office, Treaty Roll 178, membrane 8.

² La carte universelle du vénitien Contarini, gravée à Florence par Francesco Roselli, en 1506 et conservée au British Museum (C. 2. cc. 4.) est la première mappemonde sur laquelle figure une mention du Nouveau Monde; elle reproduit les connaissances à la fois de Colombo, de Giovanni Caboto et celles de Corte Real. Elle situe Cathay dans le prolongement du territoire de «Terra Neva».

Angleterre avec ce «secret de la nature» comme Cabot désigna le passage qu'il crut avoir découvert.

Les deux premières traversées de l'Atlantique avaient donc conduit les navigateurs aux Antilles et à Terre-Neuve, deux zones à tous égards très éloignées l'une de l'autre. Même si les Caboto se dirent convaincus de savoir comment atteindre *Cathay* et Colombo, d'avoir effectivement abordé les Indes, rien sur les rives aperçues, ne pouvait se comparer à ce qui avait été rapporté d'Asie. Aussi, imperceptiblement, on commença à penser en terme de nouveau continent, bien que le secret entretenu autour des itinéraires et destinations ait compliqué la tâche des espions et des diplomates qui faisaient circuler les bribes d'informations qu'ils arrivaient à obtenir, comme le prouve la dépêche de Raimondo de Soncino au duc de Milan, de Londres, le 18 décembre 1497:

«In questo regno è uno popolare venetiano chiamato messer Zoanne Caboto, de gentile ingenio, retissimo de la navigatione ... cum uno piccolo navilio et XVIII persone se pose a la fortuna, et partitose da Bristo, porto occidentale de questo regno, et passato Ibernia, piu occidentale, et poi alzatosi verso el septentrione, comencio ad navigare a le parte orientale, lassandosi la tramontana ad mano drita, et havendo asai errato in fine capioe a terra ferma, dove posto la bandera regia et tolto la possessione per questa Alteza, et preso certi segnali, se ne retornato»³.

Caboto avait pris le relais des pêcheurs britanniques qui ne s'aventuraient guère au-delà de l'Islande avant la fin XVe siècle. Ce sont eux pourtant qui, connaissant les vents et marées du Nord, furent capables d'engager leurs petits morutiers dans la périlleuse entreprise des explorations et ainsi redécouvrir l'Amérique. Le dynamique port de Bristol, orienté vers l'Atlantique, a longtemps dominé le marché avec l'Islande recueillant ainsi de multiples informations maritimes. Aussi, Bristol manifesta très tôt un vif intérêt pour la recherche d'une route occidentale vers la Chine; à partir de 1480, des pêcheurs du Devon et de Cornouailles seraient même allés au delà de l'Islande, jusqu'aux côtes de Terre-Neuve, constituant autant de tentatives d'exploration. Certains navigateurs de cette ville, comme John Lloyd, Thomas Croft et John Jay auraient laissé leur nom à ces premiers voyages britanniques sur le continent américain⁴.

³ «Annuario scientifico e industriale», II (1865), p. 700.

⁴ T. J. OLESON, W. L. MORTON, *Les abords septentrionaux du Canada*, in *Dictionnaire biographique du Canada*, Univ. of Toronto Press et Les Presses de l'Univ. Laval, vol. I, pp. 17-22.

A défaut de preuves sûres d'hypothétiques voyages hâtifs, on constate tout de même que Giovanni Caboto n'avait pas été conduit par le hasard en allant à Bristol où il avait effectivement trouvé un accueil particulièrement favorable à son projet d'expédition vers l'ouest.

Le Portugal, qui était aussi un pays de grands navigateurs et possédait une technique de construction navale d'avant-garde, avec la célèbre caravelle, emboîta le pas aux puissances voisines. Craignant d'être privé des territoires dont le traité de Tordesillas l'avait gratifié, le roi Manuel Ier du Portugal envoya plusieurs expéditions vers l'Atlantique Nord, à la suite de celles de Caboto. Croyant avoir atteint la Chine ou le Japon, les portugais retournèrent, à plusieurs reprises, dans la région de Terre-Neuve, durant le premier quart du XVI^e siècle mais, n'y trouvèrent rien d'autre que des forêts et du poisson. Ils se désintéressèrent de l'Amérique septentrionale pour se fixer sur les rivages brésiliens où les richesses de la nature et la douceur du climat étaient plus conformes à leurs attentes que l'austérité des paysages froids du Labrador.

Ainsi, dès les premières explorations, Giovanni Caboto avait trouvé des rivages au nord de l'Amérique où les britanniques s'installèrent, pour plusieurs siècles, aussi bien pour la pêche que pour l'établissement de colonies durables.

3. *Verrazzano le florentin, explorateur pour la France*

Au XVI^e siècle en France, la haute finance était entre les mains de commerçants italiens établis principalement à Lyon, ville de foires, plaque tournante du commerce fluvial entre le Nord et le Sud de l'Europe, où plusieurs grandes fortunes florentines, dont les Médicis, avaient établi des succursales, vers le milieu du XV^e siècle. Rouen, ville portuaire sur la Seine entre Paris et l'Atlantique attirait aussi le commerce international. On y trouvait, là aussi, plusieurs négociants italiens dont les Brunelleschi, les Toscanelli et les Rucellai. A cette dernière famille était apparenté Giovanni Verrazzano (1485-1528), lui aussi de souche florentine, peut-être né à Lyon. Sans connaître précisément la genèse de l'expédition de Verrazzano, on sait qu'elle fut entièrement prise en charge par un syndicat de banquiers lyonnais dont l'objectif était la découverte d'une route vers la Chine, plus courte que celle de Magellan, de façon à s'assurer, ainsi qu'à la France, le bénéfice des produits exotiques. Financée par des capitaux privés, cette expédition n'en était pas moins mandatée officiellement par François Ier, comme l'indique la carte de Girolamo Verrazzano, frère de Giovanni: «Verrazana, sive nova gallia, quale discopre 5 anni fa Giovan-

ni de Verrazano fiorentino per ordine et commandamento del Cristianissimo Re di Francia»⁵.

Une flotte de quatre navires quitta Dieppe en 1523 mais, suite à une tempête, deux seulement continuèrent leur voyage en pratiquant d'abord la course le long des côtes d'Espagne, jusqu'à l'archipel de Madère d'où la *Dauphine* reprit seule, le 17 janvier 1524, la traversée de l'Atlantique. En droite ligne, le navire mit cinquante jours pour arriver au 34° de latitude N, vers ce qui est aujourd'hui le Cap Fear en Caroline du Nord: «dove ne apparse una nuova terra mai piu da alcuno antico o moderno vista»⁶.

Conscient des rivages plus ou moins occupés par les espagnols, en Floride et dans ses parages, le navigateur avait soigneusement évité les régions méridionales où il risquait de les rencontrer. C'est ainsi qu'il décida de remonter vers le nord en visitant soigneusement toute ouverture laissant espérer un passage vers l'Asie. Il ne tarda pas à y croire en entrant dans le Pamlico Sound, au sud du Cap Hatteras:

«...ovi trovasi uno isthmo de larghezi de uno miglio e longo circa a 200 nel quale da la nave si vedea el mare orientale mezo tra occidente e septentrione. Quale è quello senza dubio che circuisce le extremita de la India, Cina e Catayo. Navicamo longo al detto isthmo con speranza continua di trovar qualche freto o vero promontorio, al quale finisca la terra verso septentrione per poter penetrare a quelli felici liti del Catay. Al quale isthmo si pose da lo inventor Verazanio: cosci, come tutta la terra trovata, se chiamo Francesca per il nostro Francesco»⁷.

Ce terme de *Francesca*, désignant toute la bande côtière et son arrière-pays illimité, allant de la Floride à Terre-Neuve, sera repris par la cartographie, après le voyage de Verrazzano. On le retrouvera aussi sous la forme de *Nova Gallia* et de *Nova Francia* et, quelques années plus tard, après les voyages de Jacques Cartier, il deviendra *Nouvelle-France*. Pendant deux siècles, cette appellation désignera l'ensemble du territoire exploré et vaguement contrôlé par la France en Amérique du Nord, domaine évidemment très évo-

⁵ «Verrazana ou Nouvelle France, découverte voici cinq ans par Giovanni de Verrazane, florentin, par ordre du roi Très Chrétien de France», *Mappemonde de Girolamo Verrazano* (1529), musée du Vatican, tiré de Giovanni et Girolamo Verrazano navigateurs de François Ier, dossiers de voyages établis et commentés par M. MOLLAT DU JOURDIN, J. HABERT, Paris, Imprimerie nationale, 1982, pp. 158-160.

⁶ Extrait du *Manuscrit Cèllere*, New York, John Pierpont Morgan Library (Morgan, ms. MA 776). Traduction par MICHEL M. DU JOURDIN, *op. cit.*, p. 13.

⁷ *Ibid.*, pp. 21-23.

lutif et fluctuant, qui prit naissance lors du premier voyage d'exploration de Verrazzano.

Visiblement, Verrazzano se laisse prendre par le charme de cette côte «quale batezamo Archadia per la bellezza de li arbori» toute verte de forêts avec quelques agréables promontoires et de petites rivières. Les habitants lui semblent affables et ingénieux avec leurs barques taillées dans un seul tronc d'arbre, construites sans l'aide de pierre, de fer ou d'autre genre de métaux⁸. Le navigateur apprécie la qualité de plusieurs rades, y voyant déjà le développement de ports donnant accès à d'importants développements urbains. A cet égard, il a remarquablement bien perçu le site où les hollandais développeront New Amsterdam qui deviendra New York sous la domination britannique: sa valeur stratégique, les qualités nautiques de la rivière Hudson, évoluant dans un cadre naturellement harmonieux. Déjà habité par une population relativement dense, le lieu se prêtait à une forte activité. Complètement séduit, Verrazzano se laisse emporter, dans l'attribution des noms de lieux, par un mouvement de spontanéité galante envers la soeur de son roi:

«...trovammo un sito molto ameno posto in fra dui piccoli colli eminenti, in meze de quali correva al mare une grandissima riviera, la quale drento a la foce era profonda et dal mare a la eminentia di quella col crescimento de le acque, quali trovammo piedi octo, saria passata ogni oneraria nave... di vento contrario dal mare fummo forzati tornarci a la nave lassando la detta terra con molto dispiacere per la commodita et vaghezza di quella, pensando non fussi senza qualche faculta di prezo, monstrandosi tutti e colli di quella minerali. Chiamata Angoleme dal principato, quale ottenesti in minor fortuna, e lo sino quale fa questa terra, Santa Margarita dal nome di tua sorella, quale vince le altre matrone di pudicia e d'ingegno»⁹.

La *Dauphine* navigua encore vers le nord, le long de l'actuelle Nouvelle-Angleterre, reconnaissant plusieurs belles rades dont celles de Narragansett (Rhode Island), de Casco et nommant chaque point de la côte, jusqu'au nord de l'île du Cap-Breton et peut-être même de Terre-Neuve «la terre découverte naguère par les bretons et qui gît par cinquante degrés»¹⁰.

De la topographie verrazzanienne, il resta bien peu. Quelques termes survécurent: le plus important et le plus durable fut sans conteste *Francesca* ou *Nova Gallia* qui deviendra *Nouvelle-France*; en second, *Norembègue* ou *Oranbega* ou *Norumbega* ou *Norombega* désigna la *Nouvelle-Angleterre* sur de nom-

⁸ *Ibid.*, p. 24.

⁹ *Ibid.*, pp. 27-29.

¹⁰ *Ibid.*, p. 41.

breuses cartes jusqu'en 1677; ce terme aurait été une transcription, par Verrazzano, d'un terme algonquien signifiant à peu près «l'endroit où la rivière est large», soit l'embouchure de la rivière Penobscot. Le terme d'*Acadie* eut une destinée encore plus mouvementée: Verrazzano, imprégné de culture antique, rapprocha la beauté des arbres de la Virginie de la vision de l'*Arcadie*, terre verdoyante à souhait. Le cartographe Zaltieri, en 1566, plaça l'*Arcadie* beaucoup plus au nord-est, sur ce qui est devenu par la suite la *Nouvelle-Ecosse* et le *Nouveau-Brunswick*. L'orthographe variera ensuite entre *Arcadie* et *Accadie* pour se fixer, début XVII^e siècle en *Acadie*, nom qui disparaîtra de la géographie administrative en 1756, mais continuera de désigner le territoire de l'ancienne colonie où retournèrent vivre un certain nombre d'acadiens, après leur dispersion.

Verrazzano prit contact avec les autochtones, les observa soigneusement, espérant y trouver des signes d'identité avec les asiatiques, démarche qui se révéla évidemment parfaitement vaine. Il avait d'ailleurs abouti aux mêmes conclusions négatives dans ses tentatives de rapprochement entre la nouvelle géographie aperçue et celle de la Chine. Il fit cependant, le premier, une description différenciée des hommes rencontrés, portant attention aux traits et mœurs distinguant les peuples les uns des autres. C'est ainsi qu'il fut amené à constater que les échanges d'objets étaient, chez ceux du Sud, une totale innovation alors que, chez ceux de la Nouvelle-Angleterre, ils correspondaient à une habitude empreinte de méfiance: les indiens veulent obtenir certains objets bien précis qu'ils semblent connaître mais gardent leurs distances à l'égard des européens, craignant d'être trompés, abusés ou même capturés; ils semblent d'ailleurs avoir déjà accumulé des motifs d'agressivité ou de revanche:

«Se da quelli alcuna volta permutando volavamo de le loro cose, venivano al lito del mare sopra alcune pietre dove piu frangeva et, stando noi nel batello, con una corda quello ne volavamo dare ci mandavano, continuo gridando a la terra non ci approssimassimo, donando subito il cambio, a lo incontro non piglando se non coltelli, lami da pescare et metallo tagliente. Ne stimavano gentileza alcuna, et quando non havevano più che permutare da loro partendo, li homini ne facevano tutti li acti di dispregio et verecundia che può fare ogni brutta creatura come monstrar el culo, e ridevano»¹¹.

Etonné de ce comportement exceptionnellement malveillant chez les indiens de la baie de Casco, Verrazzano, en bon humaniste, interpréta leurs ge-

¹¹ *Ibid.*, p. 39.

stes comme étant ceux d'habitants privés de la connaissance de Dieu et de la civilisation, «Stimiamo non tenghino fede alcuna et vivino in propria liberta, et tutto dalla ignoranza proceda: perche sono molto facili a persuadere et tutto quelle che a noi christiano circa il culto divino vedevano fare, facevano, con quello stimolo et fervore che noi facciamo»¹². L'explorateur adoptait là une attitude courante à l'époque de la Renaissance, qui consistait à trouver chez «l'homme primitif», l'innocence antérieure au péché originel, son ignorance aussi, qui pouvait, à l'occasion, prendre des formes de maladresse, de méfiance et même d'agressivité. Les traits du «bon sauvage» commencèrent à apparaître, avec déjà beaucoup de netteté sous le regard cultivé et bienveillant du latin Giovanni Verrazzano.

La *Dauphine* avait parcouru et «découvert plus de sept cents lieues de terres nouvelles» depuis la Floride vers le nord. Elle reprit le chemin du retour après avoir épuisé ses victuailles et fait provision de bois et d'eau. Début juillet, la caravelle était dans le port de Dieppe, d'où le capitaine adressait son rapport au roi. La nouvelle du retour se répandit rapidement comme le révèle la lettre de Bernardo Carli, financier de Lyon à son père, résidant à Florence. Le financier lyonnais résume le voyage de Verrazzano et ajoute ses commentaires, dans une lettre datée de Lyon, le 4 août 1524:

«in che mostro coraggio troppo nobile e grande a mettersi a tanto incognito viaggio con una sola nave che appena è una caravella solo con 50 uomini... e in sette mesi suto in viaggio mostrare grandissimo ed accelerato cammino, aver fatto cosa miranda e massima a chi intende la marinera del mondo... e a questa ora dovorrà esservi, e di qua trasferirsi in breve, perché è molto desiato, per ragionare seco; tanto più che troverà qui la maestà del re nostro sire, che fra tre o quattro giorni vi si attende: e speriamo che sua maestà lo rimetta di mezza dozzina di buoni vascelli, e che tornerà al viaggio... e fatto e ferà, prestandogli nostro signore Dio vita, onore alla nostra patria da acquistarne immortale fama e memoria...»¹³.

Le voyage de Verrazzano entraîna tout un chassé-croisé diplomatique, un émoi dans les milieux financiers et une curiosité chez les scientifiques et les marins. La crainte fut grande, de la part des espagnols surtout, qu'une intensification des voyages français de découverte ne prive la péninsule ibérique des promesses du Traité de Tordesillas. Effectivement, la France renouvela le mandat de Verrazzano, qui ne revint pas de cette seconde expédition, mais dont les conclusions mirent fin aux principaux mirages de l'Atlantique. Le

¹² *Ibid.*, p. 43.

¹³ *Codex Magliabechiano*, Miscellanea, XIII, 89., Bibl. Naz., Firenze. Cité *Ibid.*

grand mérite de Verrazzano fut en effet d'affirmer deux données majeures: l'existence d'un continent nord-américain indépendant de l'Asie et la continuité de sa côte atlantique, de la Floride à l'Acadie. Il laissait aussi entrevoir de fortes probabilités de ressources minières ainsi que d'un passage au travers cette masse continentale devenue Nouvelle-France. Ce sont ces deux objectifs que poursuivront désormais les explorateurs de l'Amérique du Nord.

La France, après Verrazzano, envoya de nouvelles expéditions en Amérique du Nord, celles de Jacques Cartier, en 1534, 1535-1536 et 1545. Le récit du premier voyage, celui de 1534, fut repris et publié en italien, par Giovanni Batista Ramusio, à Venise, en 1565 de même que les cartes cumulant aussi bien les voyages de Cartier que ceux de Verrazzano. L'une d'entre elles, le planisphère de Forlani (1565) présente une synthèse des découvertes espagnoles et françaises, de toute l'Amérique du Nord. Cette importante mappemonde est la première carte imprimée à porter le nom de Canada, donc la première à avoir fait l'objet d'une large diffusion; rappelons toutefois que le nom de Canada avait déjà figuré, en 1546, sur une carte manuscrite du dieppois Desceliers. La plaque de cuivre du planisphère de Forlani a été reprise de nombreuses fois, à Venise et à Rome pour y ajouter les nouvelles connaissances géographiques.

Au XVI^e siècle, la cartographie était bien l'apanage des italiens. Leurs gravures et leurs dessins traduisaient une préoccupation d'esthétisme et le contenu de leurs cartes témoignait d'un effort de modernité, s'appuyant sur des faits rapportés par des témoins oculaires, rompant ainsi avec la tradition classique où l'approche était plus théorique qu'expérimentale.

4. Au siècle suivant, des cartographes prolifiques illustrent le continent

Au cours des siècles suivants, la cartographie du continent nord-américain suivra le cours de l'édition géographique et historique en Europe, n'étant plus centralisée en Italie comme à l'époque de la Renaissance.

Cependant, la tradition était toujours bien vivante en Italie et donna lieu à une production sans précédent, par le cartographe le plus prolifique qu'on n'ait jamais connu sous l'Ancien Régime: le franciscain Vincenzo Coronelli. En effet, ce moine vénitien publia plus de quatre cents cartes du continent nord-américain, à partir des données manuscrites provenant des explorateurs et des administrateurs français. Une de ses plus remarquables productions fut une paire de globes (terrestre et céleste) de 15 pieds de diamètre, présentés à Louis XIV en 1685. La carte est tout-à-fait fidèle aux explorations de Cavelier de La Salle, montrant le Mississipi décalé vers l'ouest, environ de 400 milles

par rapport à l'embouchure réelle; en conséquence, les rivières Illinois et Wisconsin apparaissent beaucoup plus longues qu'elles ne le sont en réalité. Par ailleurs, la configuration générale des Grands Lacs est assez exacte, établie à partir des informations obtenues des indiens. Il restait une méconnaissance générale de la dimension du continent, due à l'ignorance de la mesure de la longitude.

Les cartographes italiens furent peu nombreux à manifester leur talent par la représentation de l'Amérique du Nord. Il faut toutefois citer un autre bien connu: le jésuite Bressani, missionnaire dans la région des Grands Lacs canadiens et qui fut témoin du martyre de certains missionnaires par les iroquois; il en rapporta un dessin en forme de large cartouche sur une carte des Grands Lacs en 1657. Cette illustration, gravée sur cuivre, à Rome, fut de nombreuses fois reprise¹⁴.

Conclusion

Trois navigateurs italiens ont «osé l'Atlantique» et ont ouvert l'Amérique du Nord au reste du monde. Cristoforo Colombo, fort des études de ses compatriotes astronomes, a abordé des rives inconnues jusque là, au centre d'un immense continent que les voyages de Vespucci feront désigner du nom d'Amérique. Giovanni Caboto, dès la fin du XVe siècle, inaugura le commerce du poisson qui alimenta une grande partie du monde pendant plusieurs siècles et fixa les bases de ce qui deviendra la suprématie britannique sur l'Amérique septentrionale. Fort de sa culture antique, Giovanni Verrazzano, pour sa part, marqua le territoire de son humanisme latin. Mais bien au-delà d'une toponymie éphémère, il traça la marche à suivre, ébaucha l'itinéraire de ses successeurs qui, jusqu'au début du XXe siècle s'obstinèrent à trouver «le passage» vers l'Asie.

Grâce à ces trois explorateurs, l'Antiquité avait rejoint les «terres neuves». Les italiens pouvaient désormais se retirer de l'entreprise exploratoire, leur mission était accomplie. Cependant, spécialistes de la cartographie, ils continueront de diffuser la connaissance géographique du Nouveau Monde par l'édition des récits de voyages et en rassemblant systématiquement les informations de nature à combler les zones inconnues de la carte du monde.

¹⁴ F. G. BRESSANI, *Novae Franciae Accurata Delineatio 1657*, [Roma], carte gravée sur cuivre; 52,7 x 77,8 cm. Paris, Bibliothèque Nationale, Département des cartes et plans: Ge DD 2987 B (8580).